



COLIN NIEL
OBIA

Prix des lecteurs
QUAIS DU POLAR / 20 MINUTES 2016

PRIX POLAR MICHEL LEBRUN 2016

Présentation

Clifton Vakansie court dans les rues de Saint-Laurent, sa ville natale, sur les rives du Maroni, en Guyane. Il court dans un paysage de tôles et de parpaings, en direction de Cayenne et de son aéroport, dont le séparent des fleuves qu'il faudra franchir à la nage, des barrages de gendarmerie, des pistes tracées à travers la forêt. Il court pour l'avenir de sa petite Djayzie, sa fille qui vient de naître, lui qui est à peine un homme. Il court à travers sa peur et des jeunes de son âge tombent autour de lui. Mais plus tu es déchiré, plus les chiens te déchirent, c'est ce qu'on dit. Et Clifton a beau être sous la protection de l'*obia*, rendu invincible par la magie des Noirs-Marrons, à sa poursuite il y a le major Marcy, un Créole, un originaire comme on dit, colosse né ici qui sait tout des trafics et des hors-la-loi, homme emporté qui n'a pas volé sa réputation de tête brûlée. Et il y a aussi le capitaine Anato, un Ndjuka comme Clifton, un type étrange, aux yeux jaunes, dont personne pas même lui ne sait d'où il vient vraiment. Clifton l'ignore encore, mais dans sa fuite vers l'est il ne va pas tarder à croiser des fantômes. Ceux de la guerre du Suriname. Des fantômes qui tuent encore. Qui ne cessent pas de tuer.

En ranimant les souvenirs de la guerre civile qui provoqua à la fin des années 1980 le passage de milliers de réfugiés sur les rives françaises du Maroni, Colin Niel nous plonge dans une Guyane qui voudrait tout oublier des spectres de cet oppressant passé. Alors qu'au Suriname les gros bonnets de la drogue ont remplacé les Jungle Commando, le destin de trois jeunes hommes va se trouver pris dans le double piège des cartels de la cocaïne et des revenants d'une guérilla perdue.

Colin Niel

Colin Niel a travaillé en Guyane à la création du Parc amazonien durant plusieurs années. Il a publié *Les Hamacs de carton* (2012, prix Ancres noires 2014) et *Ce qui reste en forêt* (2013, prix des lecteurs de l'Armitière 2014, prix Sang pour Sang Polar 2014) qui mettent en scène le personnage d'André Anato.

Du même auteur, dans la même collection

Les Hamacs de carton, 2012, prix Ancres noires 2014

Ce qui reste en forêt, 2013, Prix des lecteurs de l'Armitière 2014,
prix Sang pour Sang Polar 2014

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Christopher Anderson/Magnum Photos

Carte en début d'ouvrage : © Pierre Joubert, avec l'aimable autorisation de l'auteur

© Éditions du Rouergue, 2015

ISBN : 978-2-8126-1027-1

www.lerouergue.com

Colin Niel

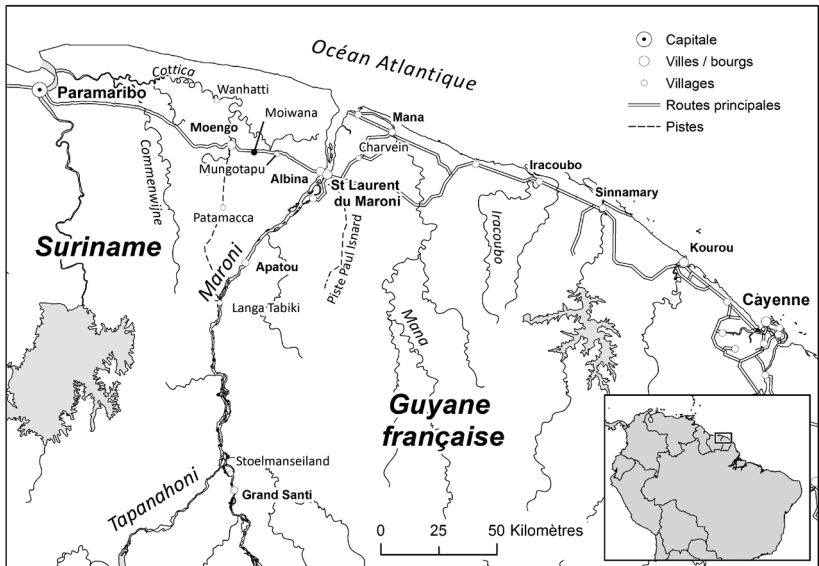
OBIA

roman

ROUERGUE
noir

*À la mémoire de Claire Amblard.
On continue, tu vois.
Les mois passent, on apprend à vivre sans toi.*

Carte de situation



Prologue

Depuis des semaines la rumeur enfle. Elle circule par bribes éparées, décousues, contradictoires. Le long des rivières, dans les villages, sur les routes de l'est surinamien, certains rapportent des histoires. Des choses horribles, à peine croyables. Ils racontent que des gens meurent sous les balles. Que l'armée ne se contente plus de tout contrôler, de dresser des barrages, de demander des papiers, de rechercher les rebelles. Non : ils disent qu'elle tue. Il paraît que rester devient dangereux, qu'il faut partir, que beaucoup ont déjà plié bagage, qu'ils ont fui vers la capitale. Ou vers la Guyane, là-bas les Français les accueillent.

Melita n'écoute pas les cancans. Elle sait que les gens adorent parler, soupçonner, comploter, amplifier. C'est de ça qu'ils vivent. Bien sûr que l'armée tire sur les rebelles qui la provoquent, bien sûr qu'il y a des morts. Mais elle protège le peuple. Ici, au village, la jeune Ndjuka se sait en sécurité. Au calme. Elle ne veut pas s'impliquer dans tout ça. Elle évite de penser aux hommes qui sont au combat. À son frère, parti grossir les rangs de la guérilla. Comme s'il n'avait pas mieux à faire ! Les fesses sur un banc, penchée sur le crâne de sa sœur assise entre ses jambes, Melita tresse les cheveux noirs, trois mèches coincées entre ses doigts habiles. Elle arbore un sourire discret, concentrée sur son ouvrage, gainée dans son pagne rouge et jaune. La forêt enserme les quelques maisons telle

une main ouverte, bienveillante. Les villageois s'acquittent de leurs tâches quotidiennes. Derrière le gros arbre, la rivière Cottica coule en silence, noire et lisse. Sous le carbet-cuisine, une marmite mijote au milieu des braises. Et entre les murs gris des baraques, le cul à l'air, un ruban de tissu autour de la taille pour éloigner le mauvais sort, Bradley joue avec une roue en fil de fer. Il la pousse de la main, court derrière en hurlant de joie, s'étale à terre, revient vers sa mère des larmes aux joues, la bouche à l'envers. Les deux sœurs s'esclaffent, se moquent de lui, de ses trois ans, de sa maladie enfantine. Melita raconte en riant les derniers malheurs de Bradley, ce qu'elle doit endurer avec lui tous les jours, le chantier qu'il laisse derrière lui à l'étage de la maison.

– Tu verras quand toi aussi tu auras ton premier !

La sœur hoche le menton, amusée, un peu gênée. Elle sait que ça arrivera, bientôt. Elle a hâte. Elle lève un doigt vers le ciel.

– Yu e yee ? Tu entends ça ?

Melita relève la tête, scrute les nuages gris, tend l'oreille. Un bruit lointain, sourd. Mais qui gagne en volume. Les jeunes femmes se regardent, songeuses, le sourire figé. Ce n'est pas la première fois. Elles écoutent le son se rapprocher, grossir, les envelopper. Un moteur. Bientôt l'hélicoptère surgit au-dessus d'elles et survole le village au ras des cimes. Déchirant le silence, assourdissant. Il fonce, tout droit. Melita froisse le regard, les oreilles agressées. Bradley court vers elle, se jette contre son pagne, elle lui caresse la tête. Puis la machine continue sa route, droit vers le nord.

Fausse alerte.

Les filles soupirent, soulagées. Melita tire sur une mèche de cheveux, sa sœur couïne.

– Allez avoue : tu as eu peur, hein ?

– N'importe quoi !

Très vite pourtant, Melita réalise que le bruit de moteur est toujours là. Ou plutôt qu'il y en a un autre. Sur la rivière, un bateau en approche. Ça peut être n'importe qui, pas de quoi s'inquiéter. Elle continue son tressage sur quelques centimètres, avec méthode.

Mais quand la pirogue accoste à l'entrée du village, elle tressaille.

Une rafale de balles au fusil-mitrailleur, qui balaye le ciel.

En un instant c'est la panique, tout le monde a compris. Ils sont là, cette fois ils sont là. Les cris fusent. Melita glisse de son tabouret, toute raide, Bradley collé contre elle. Réagir, vite, faire quelque chose. Sa sœur a déjà choisi : elle court vers sa maison, ses tresses en bataille pointées dans tous les sens. Non, pas par là, pense Melita. La forêt, tout près, à quelques mètres. Elle agrippe son fils comme si c'était un sac de riz, se jette vers les arbres, les pieds nus dans le sol boueux. Repère un amas de tiges, un trou dans lequel elle saute, plaquée à terre. Cachée, invisible, personne n'a pu la voir. Mais de là, elle, elle voit.

– Maman... Qu'est-ce qui se...

– Tapu yu mofu ! Tais-toi ! Ne bouge pas.

La voix étouffée, la main écrasée sur le visage de Bradley, tout tremblant. La mère et son fils, terrés entre les branches tels deux animaux traqués. Vue sur le drame qui se prépare. La respiration lourde, Melita observe, les yeux rivés sur l'impensable. Le moteur de la pirogue tourne encore. Des hommes en treillis débarquent, montent le talus. Ils glissent sur la terre molle, se reprennent, glissent encore. Combien sont-ils ? Huit ? Dix ? Ils avancent dans les allées, fusil en main, les pectoraux gonflés. Leurs pas sont mal assurés, chancelants : ils ont bu, devine Melita. Fumé, peut-être. L'alcool les rend invincibles. Ou fous.

– Maman... Pourquoi ?...

Oui, pourquoi ? Il n'y a que des femmes et des vieillards ici. Et des enfants. Les rebelles sont déjà loin. C'est eux qu'ils cherchent. Que répondre à son fils ? Sinon :

– Chut...

Face aux soldats, les villageois sont immobiles, les yeux pleins de peur. Attentifs au moindre signal. Les plus chanceux ont fui, gagné la forêt toute proche. Une tante de Melita s'avance, lève une main.

– Il n'y a personne i...

Nouveau tir de mitraillette, une salve violente. En l'air, juste pour effrayer. La femme s'écrase au sol, la tête dans les coudes. Bradley tressaille entre les mains maternelles, se perd dans un sanglot, trempe son slip d'effroi. À vingt mètres d'eux, tout le monde est

à terre. Des cris de douleur s'élèvent : les blessés, touchés au hasard par des balles sans but. Melita cherche les siens dans les corps couchés, guette les signes de vie parmi les torses nus. Qui est encore présent ? Qui a réussi à s'échapper ?

– Maman... Mi e feele. J'ai peur.

L'enfant gémit, fourre son visage dans le pagne de sa mère, les pieds glissant dans la boue. Melita lui couvre les yeux.

– Ne regarde pas. Surtout, ne regarde pas.

Ne pas le laisser voir ce qu'il ne peut imaginer. Trois ans, mon Dieu, il n'a que trois ans !

Celui qui semble être le chef des militaires se retourne, tout habillé de vert et de marron. Grand, carré. Il donne des ordres à ses hommes, en néerlandais. Les treillis se dispersent entre les baraques. Ils ne marchent même pas droit, ils laissent traîner le canon de leur arme sur la terre mouillée. Ils approchent des maisons, s'y introduisent, l'une après l'autre. À coups de pied, au besoin. Et ils les vident. Tout ce qui a de la valeur est sorti. Téléviseurs, postes de radio, bijoux, fusils de chasse, bouteilles de rhum. Un coffre est tiré dehors puis fracassé au sol. Les plus beaux vêtements sont gardés. Et pour chaque butin, un aller-retour vers la pirogue où tout est entassé. Ils prennent même les cassaves, les bananes qu'ils dévorent aussitôt.

Comme affamés.

– Maman...

Melita colle Bradley contre elle. En larmes. Elle pense : l'armée nationale, des pillards...

Les maisons sont vides, mais ils sont toujours là. L'un d'entre eux porte un bidon. Melita plisse les paupières, le cœur battant. Un bidon d'essence. Ils répandent le liquide sur les murs, sur les toits. Des coulées foncées imbibent le bois. Et d'un jet d'allumette, ils mettent le feu. Les flammes s'envolent en un bruit de brasier, brouillent le ciel, dépassent les plus grands arbres. Le bois crépite, se plaint. Les soldats regardent à peine. Réduire le village en cendres, pour que personne ne puisse revenir. Melita voit sa maison se consumer, agoniser sous les braises. Son passé qui brûle. Elle retient un sanglot.

Un militaire s'approche d'une autre baraque, toute petite, des peintures autour de la porte. Coup de pied : un cadenas résiste. La seconde d'après, il vole en éclats sous une rafale de balles. Le soldat baisse la tête pour entrer dans la pièce. D'où il hurle à ses collègues :

– Il y en a un !

Melita comprend aussitôt : Glen, le mari de sa sœur. Il a la fièvre, se lamente dans son hamac depuis une semaine. Le militaire le traîne hors de la bâtisse, le jette à terre. Une plaie à la jambe, il tient à peine debout. Pantalon troué, torse glabre creusé par la fatigue. Et un visage de revenant affolé.

– T'en es un, toi ! Hein, t'en es un ?!

La main pour seul bouclier, le villageois bafouille.

– Si... Si j'étais... vous le sauriez déjà !

– Oui, t'en es un..., confirme le soldat comme s'il n'avait rien entendu.

– Non...

Un non qui s'évapore dans le bruit des flammes.

Deux treillis se rapprochent, détaillent le malade effrayé au sol, l'air déçu de leur prise de guerre. Ses jambes osseuses balayent le sable dans leur agitation, il bégaye des paroles inutiles, les yeux perdus. Un militaire secoue la tête, pour chasser une ivresse qui l'empêche d'y voir clair.

– Viens par là.

Ils attrapent Glen, le poussent vers la rivière Cottica à coups de crosse.

– Maman... Qu'est-ce qu'ils font ?

– Tais-toi. Ne regarde pas.

Mais Melita, elle, voit mieux que personne. Aux premières loges de l'horreur.

Glen, à genoux en haut du talus. Quelques paroles, beuglées plus que prononcées. Un dialogue de sourds, les militaires n'écoutent rien. Ils frottent leurs yeux rouges. Le soldat le plus grand, à un mètre de Glen. Il jette son fusil, tend la main à un collègue qui lui apporte une autre arme. Melita n'en croit pas ses yeux.

Un sabre d'abattis, la lame rouillée.

Non, ils ne peuvent pas faire ça, ce n'est pas en train d'arriver, ça va s'arrêter. La Ndjuka ne respire plus, le souffle bloqué, la bouche aride. Et quand elle voit le métal voler, ouvrir le ventre noir de haut en bas, elle serre Bradley à l'en étrangler. Le cauchemar est bien réel. Glen s'effondre, se tortille à terre, en panique, ne croit pas lui-même ce qu'il voit. À ces bouts de lui qui lui glissent entre les mains. Il roule des yeux fous, cherche une issue à l'impossible. Implore du regard une aide qui ne viendra pas. Jusqu'au deuxième coup de sabre, qui lui fend la moitié du visage. Et l'achève net. Un amas sans vie étalé au sol, défiguré. Plus de spasme, plus rien. Le souvenir d'un homme malade.

Un silence morbide parcourt les lieux. Rien d'autre que le bruit du feu sur le bois et de l'hélicoptère qui survole encore la Cottica au loin. Les villageois, à terre, pétrifiés, attendant la suite. Les militaires, presque confus, incrédules devant leur crime. Tapie à la lisière de la forêt, Melita baisse la tête, regarde le petit corps collé à elle, recroquevillé dans la boue, les paumes pressées sur les oreilles. Complètement perdu, incapable de saisir la portée de ce qu'il vient de vivre.

Bradley et ses larmes d'enfant.

Bradley et ses trois ans d'insouciance.

Bradley et sa famille amputée par une guerre insensée.

PREMIÈRE PARTIE :

CLIFTON

1

Clifton referma la porte blanche, tout doucement, remit en place la poignée qui grinçait. Les mains tremblantes. Le pouls à deux cents dans les artères, ces battements qui lui secouaient les membres, qui lui enflammaient le corps. Reprends-toi. Calme, calme. Il ferma les yeux un instant, les paupières écrasées comme pour chasser les images qui l'assaillaient. À travers les vitres, dans le salon étrié, il devinait la silhouette déformée de la vieille femme dans son fauteuil. Sa robe de chambre usée, ses cheveux raides, son verre d'eau sur la table. Immobile. Elle avait l'air morte. Elle ne sait rien, il se persuada, ne t'inquiète pas. Il se retourna, hésita. Puis traversa la petite cour, le pas pressé sur les graviers. Il tira le portail, juste assez pour se faufiler. Jeta un œil à la tête de lion en plâtre qui trônait en haut du muret. Les yeux étaient peints en rouge, il les trouva soudain effrayants. Accusateurs. Comme si eux avaient tout vu, pouvaient tout raconter. La vérité, piégée dans une statue.

Une seule idée : quitter cet endroit, vite.

Mais pour aller où ?

La rue. Déserte, du moins en apparence. Les voitures garées le long des fossés remplis d'herbes géantes. Il baissa la tête, se mit en marche sur le bitume, sous le soleil brûlant. Il était quoi, neuf heures et demie ? Son caleçon lui collait aux cuisses, il sentait la sueur glisser entre les poils de ses mollets. Il longea les petites maisons, les murs

carrelés. Des amas de déchets s'entassaient devant les portails, des feuilles de palmier desséchées, des seaux en plastique.

Sur sa gauche, un bruit.

Il sursauta.

Un moteur de débroussailleuse rugissait sur une parcelle en friche. Il garda la tête basse. Ne pas se faire remarquer, ne pas montrer son visage. Il déglutit, une boule râpeuse dans la gorge, continua de marcher. Un pied devant l'autre, rester naturel. Ne rien laisser paraître de la panique qui l'envahissait. Il s'éloigna, tourna à gauche. Traversa un parking, passa à côté d'un épicier chinois. Trois hommes traînaient devant les marchandises, une canette à la main, à la bière dès le matin. Ils le suivirent des yeux, une attraction dans leur quotidien. Ces regards sur lui, des flèches assassines. Comme dans ces films de science-fiction, où les caméras vous identifient dès qu'elles croisent votre visage. Clifton Vakansie est passé près de l'épicerie à neuf heures trente-six, il marchait en direction du centre-ville de Saint-Laurent-du-Maroni. Non, ne pense pas à ça, avance, c'est tout. Personne ne sait, tout est encore possible.

Le centre-ville, justement. Il s'arrêta devant le rond-point qui en marquait l'entrée. Des ouvriers en gilet fluo creusaient la chaussée. Un gamin pédalait sur un vélo trop grand, assis sur le cadre, un sac plastique à la poignée. Des gens partout, des voitures dans tous les sens. Clifton jeta des yeux nerveux à droite, à gauche. Il avait l'impression que le monde entier l'observait, lui et sa peur, qu'à tout moment quelqu'un pouvait hurler, le dénoncer, se jeter sur lui. Mais peut-être se faisait-il des idées. Peut-être était-il noyé dans la masse.

Invisible.

La pirogue filait à la surface du fleuve, parcourait les derniers mètres de sa longue descente. Le pilote donna un ultime coup de moteur, l'embarcation se ficha entre les bâtons plantés dans l'eau brune, grimpa sur le sable. À l'avant, des flammes dessinées au rasoir sur son crâne, un jeune Aluku jeta l'ancre : un bout de corde rafistolée et une pièce de moteur. Les passagers se levèrent de leurs petits bancs, les muscles engourdis, marchèrent vers la terre ferme,

enjambant les sacs entassés sous une bâche noire. Une femme replia le parapluie bleu-blanc-rouge qui l'avait protégée du soleil.

Assis à l'arrière, près du pilote qui vérifiait l'état de son hélice, le capitaine André Anato sortit le dernier. Il empoigna sa touque, bidon étanche qui faisait office de valise lors des trajets en pirogue, tendit deux billets au crâne rasé. Et posa le pied sur la petite plage. Les pieds dans le sable, une bande de gamins attendait l'arrivée des bateaux, calés sur leurs brouettes pour prêter main-forte aux passagers. Trois euros, on pouvait lire sur le métal, peint à la bombe. Anato se tourna vers la femme au parapluie, elle lui décocha un clin d'œil pour conclure la séance de séduction qui avait duré tout le voyage, de sourires en regards aguicheurs. Faux cils disproportionnés, boucles d'oreilles trop lourdes, combinaison moulante, rouge vif. Il lui sourit, par politesse, puis dévia le regard.

Sur la berge, les pirogues se bouscuaient, bariolées de peintures géométriques. La plupart se contentaient de faire l'aller-retour entre les deux rives du Maroni. Entre Saint-Laurent et Albina, la ville d'en face, porte d'entrée du Suriname. Fruits, légumes, essence, cigarettes, stupéfiants, les marchandises s'échangeaient à longueur de journée. Seules celles qui voulaient bien passer par la douane étaient déclarées. Une frontière quasi incontrôlable. Anato remonta la pente, se faufila entre les voitures, s'arrêta en bord de route, face aux stands des vendeuses de couac sous leurs parasols multicolores. Et sortit son portable.

– Mon général. Je suis de retour, j'arrive juste à Saint-Laurent... Je vais passer la nuit ici et serai au bureau demain matin.

Il gagna le centre-ville, à pied, la touque calée sur l'épaule, en plein soleil. Petit été de mars : un mois pendant lequel la saison des pluies observait une pause, offrait un répit aux hommes. Avec seulement quelques averses, surtout en fin de nuit. Anato avait bien un cousin à Saint-Laurent, plusieurs membres de sa famille qui auraient pu le récupérer en voiture, mais il préférerait rester seul. Dormir à l'hôtel. Pour éviter les questions embarrassantes. Que deviens-tu ? Pourquoi tu ne donnes jamais de nouvelles ? Tu as une femme ? La solitude et le silence comme solutions de facilité.

Surtout, il ne voulait pas parler de ce nouveau voyage. De ces dix jours de fleuve inutiles, de cette impasse de plus. De sa quête vaine.

Depuis un an, il y consacrait tous ses congés. Maroni, Tapanahoni, il avait remonté chaque affluent, franchi chaque saut, visité la quasi-totalité des villages. Ceux des Ndjukas, des Alukus, des Paramakas, des Amérindiens même. Il était resté des jours entiers à écouter les histoires des anciens. Les hommes, les femmes, sur le fleuve, ils lui avaient parlé du passé, des Premiers Temps, du marronnage, de cette époque où les peuples Noirs-Marrons s'étaient libérés de l'esclavage par la force. Il avait assisté à des cérémonies, appris à décrypter les rituels. Tout ça était en lui à présent, des racines bien ancrées, solides. André Anato, le Ndjuka. Réconcilié avec les siens. Cette langue, il la parlait enfin. Plus besoin d'intermédiaire entre lui et ses origines.

Mais ce n'était pas ce qu'il cherchait. Non ce qu'il voulait, c'était en savoir plus sur sa propre famille. Sur son père, le vrai, celui à qui il devait la vie. Antonis, c'était son nom, et à peu près tout ce qu'Anato savait. Parce qu'il n'avait laissé aucune trace. Juste des souvenirs lointains, diffus, qui se perdaient dans la mémoire des plus vieux. On se souvenait de l'homme, un chasseur hors pair, on évoquait sa mère, respectée. Mais rien de plus, dès qu'il essayait de creuser, les récits se tarissaient, les yeux se plissaient, les bouches se fermaient. Pas de cousin, de frère, d'oncle, personne à rencontrer. Une branche toute sèche, avortée. Et un trou énorme dans le cœur d'Anato, un vide impossible à combler. Arrête de chercher, il pensa. Repose-toi. La prochaine fois, prends de vraies vacances. Comme les collègues. Les Antilles, Curaçao, le soleil. Mets un terme à cette obsession qui ne mène nulle part.

Il passa devant le château d'eau, une tour blanche salie par l'humidité, sillonna les rues de Saint-Laurent, longea les anciennes maisons créoles, les lotissements HLM décatis. La transpiration mouillant son crâne lisse, son polo, son jean.

Puis il posa son bagage à l'entrée de l'hôtel Star.

Les pieds de la chaise crissaient sur le carrelage. Mal installé, Pierre Vacaresse posa une main sur l'épaule de son fils. Un geste qu'il voulait chaleureux.

– Ça va, tu tiens le coup ?

– Arrête... grogna Jérémy en se dégageant.

– Quoi ?

– Arrête de me demander si ça va. Ça ne va pas, tu le sais. Raconte-moi des trucs.

Des trucs ? Quels trucs ? Qu'y avait-il à raconter ? Autour d'eux, dans les trois autres compartiments du parloir famille, derrière les parois à mi-hauteur, les discussions semblaient évidentes, fluides. Des nouvelles des neveux, des grands-parents, des rires parfois, des pleurs plus souvent. La vie, quoi. Vacaresse, lui, assis sur sa chaise en plastique face à son détenu de fils, ne trouvait pas les mots. Ça viendrait peut-être avec l'habitude. Jérémy, épaules voûtées, tête baissée, tripotait entre ses doigts la ficelle de son survêtement sans forme. Toujours le même, il tournait avec trois tenues différentes. Plus de shorts baggy, de tee-shirts Ünkut ou de chaussures de marque, ici le maître mot était neutralité. Ne pas se faire remarquer. Il agitait la cuisse nerveusement. Parce qu'il savait que le répit serait de courte durée, que dans vingt minutes, il retournerait à l'intérieur. Dans ce lieu qui le terrorisait.

– Ta mère m'a promis de venir la semaine prochaine.

Jérémy hocha la tête, sans y croire. Et il avait raison. Mathilde disait ça chaque jour, elle le pensait sans doute. Mais Vacaresse savait que jamais sa dépressive de femme ne pourrait mettre le pied dans un tel endroit. Son enfant, son petit prince adoré, idéalisé, incarcéré. Elle n'avait toujours pas réalisé. Elle vivait dans un autre univers.

– Tu fais du sport ?

Encore une question. Non, parle-lui du dehors, du temps qu'il fait, de n'importe quoi.

– J'essaye. Il y a une salle de muscu, mais je n'y vais pas trop.

Sa voix vacillait, ses lèvres tremblaient. La porte de derrière s'ouvrit soudain. Un surveillant et un chien nerveux, qui alla fourrer son museau dans chaque recoin de la pièce. Trop de détenus se ravitaillaient en stupéfiants au parloir.

– Tu sais quoi ? Quand tu seras sorti, on pourrait aller un peu en métropole.

Silence. Le regard rivé au carrelage.

– Hein, qu'est-ce que tu en penses ? Voir du pays, ça te dirait ?

Le fils releva la tête, fixa son père.

– Ouais, il bafouilla, la voix étranglée.

Les yeux gorgés de larmes, prêtes à jaillir sur ses joues tombantes. Il était en train de craquer. Le cœur de Vacaresse se noua.

– Hé, fils. Je suis avec toi. Trois mois, tu m’entends. Avec la réduction de peine, il te reste trois mois maximum à tenir.

– Ouais. (Il s’essuya les joues de la main, se retourna pour vérifier que personne ne l’avait repéré.) Oh putain...

Merde, il n’a que vingt ans, pensa Vacaresse. C’est encore un gosse. Pour l’administration pénitentiaire, Jérémy était un *primaire* : jamais auparavant il n’avait mis les pieds en prison. À son arrivée, le surveillant avait tout de suite identifié le profil du détenu à risque : signes de nervosité, gorge nouée, coups d’œil inquiets aux barbelés. Ces jeunes-là, il fallait les surveiller de près. Surtout les premiers jours, les plus critiques, ceux durant lesquels on enregistrerait le plus de tentatives de suicide. Jérémy avait aussitôt été *doublé* : mis en cellule avec un autre détenu, quelqu’un pour garder un œil sur lui. Il avait pleuré en silence dans son lit du dessus, ravalé ses sanglots plus d’une fois. Mais, heureusement, n’avait rien tenté de grave. Jusqu’à présent. Un mois avait déjà passé. Et aucune habitude ne s’était installée. Chaque matin il se réveillait avec les mêmes craintes, chaque soir il se couchait avec la même angoisse. Peur de se faire agresser le jour ; peur de faire une crise, d’avoir un problème la nuit, enfermé comme un animal. Et chaque visite de son père était aussi douloureuse.

Il prit une grande inspiration, se redressa, passa les mains sur son visage.

– Putain, putain... il chuchota. Faut que je sorte d’ici.

– Ça va passer vite, tu vas voir.

– Ouais.

Ça va passer vite, c’est tout ce qu’il avait trouvé à dire. Vacaresse aurait voulu apporter à son fils le soutien dont il avait besoin, être le père solide, la bouée de secours. Mais chaque mot semblait rater sa cible. Le procès les avait pourtant rapprochés tous les deux. Ces mois de procédure, ils les avaient vécus ensemble. Vacaresse avait appris à mieux connaître Jérémy, à approcher son monde. Mais pas

suffisamment pour rattraper des années d'incompréhension. Le fossé était encore profond. Vacaresse pensait souvent au futur, à la sortie de prison, aux moyens de réinsérer son fils dans la vie. Peut-être réussirait-il à avoir son bac grâce aux cours par correspondance qu'il venait de commencer. Puis il ferait quelques années d'études. Informatique, multimédia, un de ces trucs à la mode où le boulot ne manque pas. Mais il était trop tôt pour en parler. Il connaissait déjà la réponse de Jérémy. Arrête, tu m'emmerdes avec mes études...

Alors ils ne parlaient de rien.

Vacaresse regarda sa montre : plus que quelques minutes. Les uniformes se rapprochaient de la porte. Dans le compartiment d'à côté, derrière la paroi en contreplaqué, les embrassades commençaient. Et des je t'aime, et des je pense à toi, et des bisous d'enfant. Quelques mots doux en portugais. De l'amour à ne plus savoir qu'en faire.

Trouver un dernier sujet.

– J'ai un nouveau contrat.

– Ah ouais. C'est quoi, ton deuxième ?

– Troisième. C'est dans l'Ouest, à Saint-Laurent.

– J'aime bien là-bas. C'est sympa.

– Bon, ce n'est pas grand-chose, mais c'est bien de se remettre au travail.

– Cool. Ouais, c'est cool.

– Oui.

Un silence passa. Le père observant son fils, le fils observant ses pieds.

– Bon, ça va être l'heure je crois.

– Putain, je vais passer à la fouille, chuchota Jérémy, angoissé.

Se retrouver nu avec un surveillant, un rideau usé pour seul rempart face aux autres détenus, la fouille obligatoire après le parloir n'avait rien d'une partie de plaisir. Jérémy redoutait ces instants d'impudeur. Dévoiler à ces inconnus son ventre mou, ses cuisses trop grosses, son sexe caché sous ces bourrelets dont il avait honte depuis si longtemps. Un porc en batterie, c'est à ça qu'il pensait à chaque fois. Il se demandait comment faisaient les autres, pourquoi pour lui c'était si dur. Pourquoi il devait endurer tout ça.

La porte s'ouvrit à nouveau. Jérémie fixa son père. Un regard de détresse.

Je ne veux pas retourner là-dedans. Fais quelque chose.

Vacaresse longea les bâtiments de la prison, les murs bleus, les tours blanches. Les barbelés entortillés aux toits. Au loin, des cris s'échappaient de la maison d'arrêt pour femmes : les détenues cherchaient à établir un contact avec le quartier homme. Il se racontait que, par le passé, une idylle était née ainsi, d'une de ces discussions hurlées de cellule à cellule, avec un mariage à la clé une fois purgées les peines des deux amants.

Le centre pénitentiaire de Rémire-Montjoly, à quelques kilomètres de Cayenne. Six cents places, sept cents prisonniers, jusqu'à huit cents quelques années plus tôt. Une population carcérale majoritairement étrangère, et des violences fréquentes avec fabrication d'armes artisanales. En 2008, plusieurs détenus avaient attaqué l'établissement pour ses conditions de détention inhumaines, et remporté le procès : trois mille euros d'indemnités pour les plus chanceux. Et deux vagues de travaux pour augmenter la capacité d'accueil.

Mon fils est là-dedans, se répéta Vacaresse. Il avait envoyé plus d'un criminel derrière ces murs. Homicide, violences sur mineur, proxénétisme, il avait encore en tête le profil de chacun d'eux. Il les avait approchés, en interrogatoire, en garde à vue, au procès. Avait fouillé dans leur vie, dans leur famille, appris à connaître les détails de leur existence. Et aujourd'hui, ces condamnés vivaient aux côtés de Jérémie. Il les croisait dans les couloirs, les salles de sport, les douches. Il n'y avait que dans les cellules et à l'intérieur des unités qu'on pouvait faire le tri, que les détenus étaient regroupés par type de peine.

Vacaresse monta en voiture, poussa la climatisation au maximum. Direction Cayenne, en évitant la caserne de gendarmerie. Route de la Matourienne, Rémire et ses villas chics, route de Montjoly. Un fromager géant abritait une station essence prise d'assaut suite à un préavis de grève des pompistes. Des conducteurs en panique : le dernier mouvement en date avait paralysé le département. La ville

cuisait sous un plafond nuageux qu'on aurait cru pouvoir toucher, opaque et blanc.

Avenue Voltaire. Deux pièces en centre-ville, non climatisées, mal ventilées : un concentré de chaleur de quarante-cinq mètres carrés. C'est ce que Vacaresse avait dégoté pour installer son couple dans l'urgence. Avant d'y voir plus clair niveau finances, de trouver mieux quand Jérémy sortirait de prison. Il ouvrit la porte de la chambre. Mathilde était là, couchée sur les draps moites, minuscule au milieu du lit, les mains posées sur le ventre. Une gisante. Sur ses yeux, un masque de sommeil noir. Son front luisait de sueur.

– Je ne dors pas, elle informa, la voix cassée.

Autrement dit : j'essaye de dormir, ne me dérange pas. Elle pouvait rester des heures ainsi allongée, sans bouger. Guettant un sommeil devenu rare, espérant un miracle qui la sortirait de ce qu'elle appelait son *cauchemar*. Un fils en prison. Les antidépresseurs lui maintenaient juste la tête hors de l'eau. Vacaresse ferma doucement la porte. Il fit de l'ordre sur son bureau, rassembla son matériel, vérifia le dossier de sa cliente. Il rédigea un message pour Mathilde, le colla sur le frigo. Quelque chose de gentil, qu'il ne pensait qu'à moitié. Puis il quitta l'appartement. Il reprit le volant de son véhicule, mit le contact. Et s'éloigna bientôt de Cayenne pour rejoindre l'Ouest guyanais.

Saint-Laurent-du-Maroni. Son troisième contrat.